

Allaitement et sexualité : incidents de frontière

Par **Bernard Bel**, secrétaire de l'Alliance francophone pour l'accouchement respecté (AFAR).

Procréation, grossesse, accouchement, allaitement et maternage s'enchaînent dans la vie d'une femme, apparemment sans autre histoire que celle inscrite dans ses gènes : la valse des hormones et le spectacle bouleversant de transformations corporelles programmées.

Tout irait pour le mieux si quelques « hystériques » ne s'étaient pas mises à revendiquer publiquement leur droit au plaisir d'allaiter... Quel est le lieu de ce plaisir ? S'agit-il d'une incursion fortuite, illégitime, immorale, dans la sexualité ? Ou bien cela nous amène-t-il à reconsidérer le mot « sexualité » dans une connotation plus large — « le maître à danser des corps en relation dans le plaisir » ?

Mon propos repose sur trois hypothèses largement acceptées : 1 - il existe bien une frontière entre allaitement et sexualité ; 2 - cette frontière peut varier selon les individus, les époques et les circonstances ; 3 - elle reste néanmoins accessible à la raison ou la sensibilité des individus concernés.

La majorité des adultes reconnaissent les différences entre la fonction érotique du sein et sa fonction maternelle. Pourtant, si l'on demande à un groupe de femmes de se placer du strict point de vue de leur expérience, on aboutit le plus souvent à un concert d'opinions aussi tranchées que contradictoires. Les unes déclarent que ces deux fonctions ne devraient en aucun cas se confondre ni se superposer alors que

d'autres reconnaissent une tolérance de transgressions de cette règle. La différence se situe plus dans les jugements qu'elles portent sur ces transgressions que dans les transgressions proprement dites.



Le territoire mouvant de la sexualité

La libéralisation des mœurs dans les sociétés à haut niveau de vie a ouvert la porte à des pratiques sexuelles franchement dissociées de la fonction reproductive. Dans un premier temps, la contraception a permis aux adeptes de « l'amour libre » de s'unir de manière « classique » avec un risque très faible de fécondation. Mais le sida a changé la donne. Dans les rencontres fortuites hors de la sphère domestique les partenaires doivent se protéger. Un libertin écrit :

Misères et splendeurs du préservatif, voilà l'histoire de la seconde moitié du XXe siècle. Revoilà le préservatif. Et avec lui, tout ce que les années soixante avaient dynamité. Quel homme va prétendre avoir autant de plaisir avec préservatif que sans ? Comment voulez-vous qu'il s'y retrouve ? C'est pour ça que les organes de la digestion se sont mis à disputer leur suprématie à l'orifice sexuel. On a tellement besoin de muqueuses.(1)

D'autres changements sont à prendre en compte : la fréquence croissante de problèmes d'érection ou d'éjaculation masculine et, chez les femmes, celle des affections qui rendent douloureuse la pénétration vaginale, sans oublier l'effet dévastateur de pratiques obstétricales comme l'épisiotomie. Le « devoir conjugal » peut très vite devenir une épreuve douloureuse pour les deux partenaires.

Comme la banquise sous l'effet du réchauffement climatique, la sexualité moderne se fragmente et s'éparpille dans toutes les directions. Mais ces mouvements procèdent d'un même besoin, celui de magnifier d'autres dimensions du plaisir amoureux. À



commencer par une érotisation du corps au-delà des limites de la décence : faut-il voir un simulacre de parades amoureuses des oiseaux dans les innovations siliconées qui augmentent spectaculairement les volumes des seins et des lèvres des femmes ? Tout cela dans un monde saturé d'images et de sons, inodore et aseptisé, où des hommes rêvent d'agrandir cet accessoire un peu désuet qu'est devenu leur pénis...

La mise en perspective de la relation entre allaitement et sexualité suppose que l'on emploie ces mots dans leurs connotations actuelles les plus larges. Ce qui s'énonce simplement pour l'allaitement est nettement plus compliqué pour la sexualité.

L'évolution des pratiques sexuelles va de pair avec celle des images que femmes et hommes construisent de leur corps et de son rapport au plaisir charnel. Dans l'iconographie occidentale, les femmes représentées en train d'allaiter n'exposaient pas leur poitrine à la convoitise des hommes. La figure de la Vierge à l'Enfant est emblématique de ce tabou. *Pour les catholiques ... elle exprime le rêve d'une reproduction quasi désincarnée, dissociée de la conjonction charnelle, comme si la vocation maternelle reniait la sexualité (2).*

Mais la distinction franche entre une maternité non érotique (Marie/la maman) et un érotisme non maternel (Lilith/la sorcière) existe sous d'autres formes dans des sociétés patriarcales plus anciennes, comme par exemple les représentations de déesses-mères et de danseuses/prostituées rituelles dans les temples du sud de l'Inde. Comme Nancy Huston l'a subtilement démontré dans *Mosaïque de la pornographie (3)*, l'opposition de ces deux stéréotypes féminins sert à masquer l'infantilisme des productions pornographiques et du recours des hommes aux services de femmes prostituées.

Passage aux limites

Les transgressions nous renseignent sur la persistance des images. Il m'arrive d'évoquer malicieusement une scène provocatrice du film « *Les valseuses* » de Bertrand Blier. Deux loubards (Gérard Depardieu et Patrick Dewaere) montent dans un train où une jeune femme (Brigitte Fossey) est seule en train d'allaiter son bébé. Ils la taquent gentiment et profitent de sa frayeur pour se blottir contre elle une fois le bébé endormi. Un des garçons déboutonne la chemise de la femme pour caresser ses seins tandis que l'autre goûte avidement son lait. La femme se laisse faire puis elle jouit silencieusement. Leur jeu est interrompu par l'arrêt du train, lorsque la femme doit descendre, encore émoussillée, rejoindre son mari en uniforme militaire.

Bien entendu, cette scène est fortement provocatrice, tout comme le film qui fit scandale à sa sortie, mais le récit provoque les réactions les plus diverses : certaines, catégoriques, dans l'expression de la colère et du dégoût, et d'autres, ambivalentes, dans la prise en compte du plaisir féminin. Une histoire qui dérange, c'est le moins qu'on puisse dire.

Les hommes interrogés sur cette anecdote reconnaissent qu'ils éprouvent tantôt de la révolusion tantôt une attraction (perçue comme déviante) vis-à-vis du lait maternel « bu à la source ». Quant aux femmes, beaucoup admettent qu'elles ont déjà cédé au désir d'un partenaire sexuel de goûter leur lait, et certaines avouent y avoir trouvé du plaisir. Oui, elles avouent, car une forte charge de culpabilité pèse sur cet échange. Il est plus facile aujourd'hui de parler de cunnilingus ou de sodomie que d'aborder un tel sujet. Du reste, la pornographie contemporaine du film de Bertrand Blier (1974) ne donnait pas à voir des mains ou des bouches jouant avec des mamelons.

Mères abusives ?

Quand j'étais petit je prenais souvent le bain avec m 'man et elle n'était pas du tout cachottière avec ses seins, j'avais même le droit de jouer avec, mais il y a quelques mois elle a décidé qu'ils m'étaient interdits et maintenant il n'y a que p'pa qui a le droit de les voir, à part m'man elle-même bien sûr. (Je me demande s'il y a eu un jour où je suis devenu trop grand pour les voir, et comment elle a fait pour décider lequel...) (4)

Un autre sujet délicat que nous avons abordé sur les listes de discussions ou à l'occasion de forums de libre parole est celui du rapport sensuel entre une mère et son enfant. L'allaitement au sein procure du plaisir aux deux, c'est un fait dont les femmes peuvent aujourd'hui témoigner sans risquer le bâcher ni la lapidation. Exiger plus d'explications sur ce plaisir reviendrait toutefois à porter le débat sur le plan moral : faut-il condamner celle qui, sur une liste de discussion anglophone, racontait que la tétée lui donnait envie de se caresser jusqu'à l'orgasme ? Elle avait reçu pour tout commentaire une volée de bois vert (« abus sexuel », « perversité » et j'en passe) de celles qui assuraient le maintien de l'ordre (patriarcal ?) sur la liste.

Que l'on ne se méprenne pas sur ma démarche : je ne défends pas l'idée que n'importe quel comportement serait acceptable en soi, mais que la seule personne à même d'en juger était celle qui posait la question. C'est pourquoi je récusé les injonctions de pédopsychiatres qui prônent un «*détachement précoce* » entre la mère et le bébé. Aldo Naouri, un des plus médiatisés en France, préconise même la «*frustration dès la naissance* » afin de protéger les «*générations montantes* » contre «*des mères à la fois toutes-puissantes et angoissées* ».

Je ne prône pas non plus l'abandon de tout contrôle de soi et de toute réflexion critique au bénéfice de fonctions «*naturelles* » qui seraient, par définition, bienveillantes. Dès sa naissance — dès le premier regard échangé — l'enfant est plongé dans une *culture* qu'il apprend progressivement à déchiffrer. Avec la maîtrise du langage articulé il commence à relativiser sa vision du monde et donc à cerner les intentions des adultes avec qui il est en relation. C'est alors que certains comportements allant de soi peuvent être renégociés. C'est le cas de la nutrition ; mais on peut aussi expliquer à l'enfant, par exemple, qu'il n'est pas acceptable dans notre société (et qu'il peut même s'avérer dangereux) d'embrasser une grande personne sur la bouche.

Une manière détournée d'aborder la question de la sensualité est de demander innocemment : «*Accepteriez-vous d'allaiter un enfant qui n'est pas le vôtre ?* » Pour une femme focalisée sur la dimension sensuelle de l'allaitement — je fais un effort pour ne pas écrire «*sexuelle* » — cette question peut s'apparenter à celle du partage de caresses, et pourquoi pas d'un rapport intime avec d'autres que son partenaire sexuel. Une Française vivant en Asie du Sud-Est s'était aperçue que la domestique, en son absence, allaitait son bébé. Elle avait vécu cette ingérence «*comme un viol* ». Pourtant, la pratique qu'elle réprouvait est intégrée à une culture où les bébés peuvent être nourris au sein par plusieurs femmes, y compris leurs grand-mères.

La question dérange, c'est incontestable, mais toute question dérangeante est aussi une magnifique occasion de découvertes. Elle a été posée une fois dans une rencontre Naissance en Belgique (2003) à laquelle participaient une dizaine de femmes allaitantes. La discussion a montré que les perceptions varient considérablement, de manière inconciliable, sauf que pour certaines elles peuvent évoluer dans le temps. Une femme a posé la question : «*Qu'en pensent nos bébés ?* » Il a été suggéré (par des hommes, bien sûr) que le goût du lait maternel était fort différent d'une femme à une autre, et que cela pourrait expliquer des affinités ou des rejets.

C'est alors que les femmes ont décidé de tenter l'expérience d'échanger leurs bébés et de goûter le lait de chacune. Les enfants ont réagi de manières diverses, les uns refusant tout contact avec une femme étrangère et d'autres plutôt satisfaits par cette «*grande tétée* » hors-piste. Ce passage à l'acte fut transgressif, finalement festif, mais il pouvait avoir lieu sans aucune trace de voyeurisme grâce au climat de confiance établi par le forum de la rencontre.

En passant des discours aux actes, ou en partageant des informations sur un mode confidentiel, on s'aperçoit que les pratiques et les représentations portant sur l'allaitement sont moins stéréotypées que ne le laissent penser les discours du corps médical et des magazines spécialisés.

Un gynécologue-obstétricien écrit : « Eh bien, s'il est une découverte récente et qui semble faire son chemin, c'est bien que les médecins doivent se mêler le moins possible de l'allaitement. » (5)

La norme n'existe pas

Si j'ai impunément franchi la barrière entre allaitement et sexualité (comme d'autres le font entre grossesse, accouchement et acte sexuel) ce n'est pas pour le seul plaisir de semer la discorde, et encore moins pour suggérer un cadre normatif qui permettrait de classer une fois pour toutes les comportements « à la limite ». Les femmes et les hommes concernés ont toute faculté de discerner ce qui est bon pour eux et leurs enfants, dans un contexte donné, sans que cela leur soit dicté par des experts autoproclamés.

La normalité, dans une société à laquelle certains reprochent d'avoir « perdu ses repères », n'est pas une question de croyance ni de conformité à un idéal. C'est le *corps* qui pose les limites. Saturés d'explications théoriques et d'interprétations, nous avons perdu le sens du *toucher*, ou bien nous l'avons relégué au domaine de l'affectivité, oubliant la perfection et l'absence d'intentionnalité du geste du bébé qui caresse le sein qui le nourrit...

Cette normalité que nous croyons innée — et donc « naturelle » — s'est construite, dès l'enfance, à partir d'expériences sensorielles. Dépourvue de programme et de finalité, une telle construction est soumise à de nombreuses contingences déterminantes pour la vie d'un adulte. L'enfant (garçon ou fille) découvre ses zones érogènes au hasard d'explorations productrices de plaisir ou de désagrément. Par exemple, l'effleurement du mamelon se traduit à la fois par une sensation locale de chatouille et des contractions du périnée, chez l'homme aussi bien que chez la femme. Si ces contractions ont été initialement associées à une gratification sexuelle, la sensibilité de la zone est renforcée. L'adolescent puis l'adulte aimeront cet attouchement alors qu'il reste désagréable dans le cas contraire ou en l'absence de désir sexuel.

Le fait qu'il soit plus apprécié par les femmes que par les hommes est moins conditionné par une particularité anatomique que par l'acceptation culturelle d'une expérience associée à d'autres jeux érotiques. Toutes les parties du corps riches en terminaisons nerveuses se transforment (ou pas) en zones érogènes selon leur usage précoce. Une erreur consisterait à croire que cette sensibilité peut être développée chez n'importe quel adulte « décomplexé » : ce serait nier que le corps humain a une histoire. J'ai entendu une femme dire qu'elle en avait assez que tous ses amants lui pincent les lobes d'oreilles parce qu'ils croient que c'est la recette miracle pour « faire craquer » sa partenaire !

La femme qui allaite ressent les contractions du périnée à chaque succion (processus physiologique) mais le plaisir provoqué par ces contractions peut être associé à des expériences très diverses en fonction de ce qu'elle a vécu auparavant. Pour la majorité d'entre elles, l'association avec le lien maternel se renforce au point d'occulter temporairement toute évocation d'un plaisir sexuel, de sorte que la stimulation sexuelle du mamelon ou du sein devient inopérante ou insupportable pendant la période de l'allaitement. Pour les autres, les sensations peuvent se confondre, se succéder ou se superposer. Il est compréhensible que les unes condamnent les autres sur la base de principes moraux, mais il ne faut pas oublier que leur jugement se base sur des processus physiologiques développés ou inhibés dans leur propre évolution.

Quant au partenaire sexuel d'une femme allaitante, il est exposé à des odeurs et des saveurs qui peuvent éveiller des souvenirs déconnectés de son vécu sexuel à l'âge adulte. Certains hommes vivent bien cette découverte alors que d'autres sont confrontés à une aversion qui s'apparente à un rejet incestueux. Le refoulement de la pulsion sexuelle pour des raisons mal comprises engendre un sentiment de frustration et de culpabilité qui le plus souvent se pétrifie dans le non-dit. C'est pourquoi ils sont encore si nombreux, les hommes tentés de reprendre à leur compte les arguments de psychologie de pacotille contre l'allaitement « abusif » ! Tous les prétextes sont bons quand il s'agit de faire disparaître au plus vite le problème en mettant fin à l'allaitement.

S'il n'est pas forcément dramatique pour une mère de sevrer son bébé plus tôt que désiré en raison de la pression sociale, l'homme qui participe à cette pression manque une occasion extraordinaire de découvrir d'autres dimensions de sa sexualité ancrées au fin fond de son histoire personnelle : la petite enfance.

Pour conclure

L'évocation du plaisir d'allaiter et du plaisir d'être allaité peut attiser une forte suspicion dans les pays industrialisés où cette pratique a été perdue/refoulée, et le couperet de « l'abus sexuel » ne tarde pas à trancher entre bons et mauvais

comportements, selon les canons de l'acceptabilité. Les femmes qui s'aiment *en tant que femmes* (dans la sexualité, l'enfantement, l'allaitement... sans oublier la vie sociale) sont une terrible menace pour la domestication du désir féminin.

Grâce à une incursion dans le *no-man's land* entre allaitement et sexualité, terrain miné s'il en est, j'ai défendu la thèse de l'existence certaine de barrières, et en même temps de l'impossibilité, pour une collectivité, d'en fixer le tracé. C'est à chacun qu'il convient d'observer ses sensations et d'être attentif aux besoins des êtres avec qui elle/il est en relation — une relation toujours sexuée, gratifiante pour l'enfant et initiatrice pour la mère, mais pas sexuelle a priori.

(1) Philip Roth. *La bête qui meurt*. Gallimard Folio, 2001, p. 67.

(2) Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler. *La Naissance en Occident*. Albin Michel, 2004, p. 94.

(3) Denoël/Gonthier, 1984.

(4) Nancy Huston. *Lignes de faille*. Actes Sud, 2006, p. 165.

(5) Paul Cesbron in Cesbron & Knibiehler, *op.cit.*, p. 335-336.

Note: Cet article a été publié initialement dans le bulletin d'information du Groupe MAMAN, Mouvement pour l'autonomie dans la maternité et pour l'accouchement naturel, www.groupemaman.org. **MAMANzine**, Vol. 12, No. 1, septembre 2008, pp 64-67.